

*Dans le tumulte de la vie
au prix de la mort*

le dernier livre de René Frégni.

D'un roman l'autre, René Frégni nous surprendra toujours, pour notre plus grand plaisir de lecteur. Le dernier ouvrage publié chez Gallimard, collection "la Blanche" ne manque pas de nous heurter de bout en bout.

"Les vivants au prix des morts" se présente comme une oeuvre musicale, avec une ouverture particulièrement mélodieuse. De promenades solitaires en errances dans les collines, le narrateur - René Frégni lui-même (il faut le souligner) nous emporte dans une relation charnelle avec les environs de Manosque. Où il habite. Avec l'héritage de Jean Giono, il nous donne à entendre le chant du monde, la rondeur des jours. Connaissant l'auteur et ses romans policiers, ses romans noirs aussi, on en vient à se dire qu'il a changé de style, de genre. Mais on se plaît également en ce lieu de nature et de bonheurs simples, intenses. D'autant plus que le rythme des phrases nous porte, scandé par les pulsions de la terre, celles qui parlent au corps et le suscitent : *Je sens battre le sang dans mes épaules, mes cuisses, mes reins, il laboure mon ventre. J'avale toute cette beauté, elle illumine mon corps jusqu'à la pointe éblouie de chacun de mes nerfs.*

Dans ce cadre rayonnant, les oiseaux jouent un rôle important, ils viennent tour à tour picorer les baies, et les haies les accueillent avec bienveillance. Pourtant, un premier accroc, léger et subtil, s'imisce dans cette harmonie quand surgissent les moineaux. *Le plus goulu, c'est le moineau. Il saccage tout avec désinvolture. En quelques secondes il détruit toute une grappe. C'est le voyou des haies. (...) Il me plaît ce brigand.*

Et ce moineau annonce un autre saccage. Voilà que le narrateur est joint par téléphone. Un braqueur, qu'il a connu lorsqu'il faisait des ateliers d'écriture aux Baumettes, le contacte. Il s'est évadé, il est en cavale, et demande de l'aide. René lui offre son appartement, puisqu'il vit chez son amie institutrice. Et la spirale infernale se met en marche, tirant les personnages vers la terre, celle qui recouvre les cadavres.

Des collines ensoleillées on tombe dans de sinistres cimetières de voitures, dans une boue étoilée d'huiles, avec des colosses humides de sueur et noirs de crasse, mais pas simplement de crasse.

La trame du roman policier est très fortement conçue, mais on tombe carrément dans le roman noir (la chute dans sa part sombre) quand on découvre que le Kader en question n'est pas qu'un simple personnage. Cet homme, fascinant et perturbant, plein d'une insolente santé et pourtant porteur de mort et de malheurs, de troubles, ne se contente pas de venir de la réalité, il sort des tripes de l'auteur : *Je me suis toujours débrouillé pour cheminer à côté d'une ombre qui n'était pas la mienne. Une ombre qui m'inquiète et dont j'ai besoin. Comme si je n'avais jamais pu me contenter des joies paisibles que m'offre cette vie...*

On retrouve là le mauvais double celui qui, dans *Voyage au bout de la nuit*, se trouve toujours sur la route de Bardamu pour l'entraîner vers le mal. Nous avons tous une part d'ombre, une part trouble qui nous travaille et nous tire hors de notre quiétude, c'est à la fois fascinant et terrible : nous sommes là au coeur de la condition humaine : *Aujourd'hui, quoi que je fasse, Kader est là, devant mes yeux. Sa folie a submergé ma vie. Chacun des mes gestes se heurte à lui, chacune de mes pensées but sur lui.*

Il a envahi mes rêves, bousculé mes nuits. Il a jeté dans ma poitrine tout ce qu'il charrie avec lui, l'angoisse, la vengeance, les morts.

Vers quels rivages noirs Kader va-t-il se diriger, en tirant dans son sillage le narrateur ? Vers quelle fin ?

Cela reste à découvrir, dans une construction qui relève du monde musical -le texte est particulièrement scandé- et de l'art pictural. La ville de Marseille, celle de jadis, décrite en bleu et blanc, vient se ternir dans le présent noir et décrépit.

Et l'on court, traversant les lieux, animé par une musique intérieure, vers le dernier mot : ***Je souriais.***
Pourquoi ? Pour quoi ?

Yves Ughes

Pour Vence-Info-Mag.com

René Frégny. ***Les vivants au prix des morts.***
Gallimard. 2017. 18 Euros.